

## INTRODUCTION AUX JOURNÉES

Anne Oldenhove-Calberg<sup>1</sup>

Je partirai de cette question centrale pour nous analystes et qui a animé notre travail de cette année, question qui a été très bien reprise par notre ami Marc Morali quand il est venu nous parler au mois de mars, à Bruxelles, de ce grand récit mythique de la création de l'homme et de la femme par Dieu dans le livre de la Genèse et comment ce grand récit mythique nous fait entrer d'emblée dans cette question du non rapport, cette question du trou. Ce trou dans lequel les hommes ont logé les dieux puis Dieu depuis la nuit des temps, ce trou que depuis toujours le semblant, soit l'effet de signifiant, délimite, occulte et crée en même temps.

Qu'est-ce qui fait qu'il semble masqué et non plus refoulé aujourd'hui - ce trou - au point qu'on pourrait craindre que les avancées de la science - je songe par exemple à la numérisation grandissante que nous connaissons dans nos sociétés post-industrielles – que ces avancées viennent totalement boucher, je dirais même « panser » le trou de cette fracture inévitable, de cet impossible rapport que l'homme entretient avec le monde. De ce fait, serait-on enfin arrivé aussi à ce qu'entre les hommes et les femmes cela fasse rapport ?

Exit du coup l'inconscient comme question et dès lors ce qui fait notre pain quotidien. C'est donc à partir de cette question de la mise en place de la sexualité aujourd'hui, que nous aimerions essayer de penser com-

---

1. Présidente de l'Association freudienne de Belgique

ment dans nos sociétés consuméristes qui semblent s'être mises à l'abri de la transcendance notamment parce que Dieu y a tiré sa révérence, comment cette question du désir, de l'amour et des jouissances se déploie aujourd'hui ?

Il nous a semblé qu'il y avait trois points, pour n'en citer que trois, trois points qui polarisent ces bouleversements majeurs dans notre société actuelle.

Le premier serait que les pères n'ont plus à leur programme la fonction d'être maître comme il n'y a pas si longtemps, du temps où la société était organisée sur un mode essentiellement patriarcal. Dès lors, dans ce changement de discours où les pères ne sont plus là en position de maître (du moins, bien entendu, dans nos sociétés occidentalisées), où il est interdit d'interdire, le père ne semble plus avoir cette fonction de sortir l'enfant des jupes de sa mère. L'éducation des enfants ne se fait plus qu'à travers le dialogue, voire des palabres incessantes, pour que le petit d'homme accepte ce qu'on lui demande à savoir « choisir ce qu'il veut être » bien avant de s'être confronté à ce que sont « ses » premiers Autres. Serait-ce une façon de boucher dans l'Autre la dimension fondamentale de l'altérité? D'autant que père et mère exercent dorénavant les mêmes fonctions. En tous les cas ces individus autonomes sont parfois devenus tellement autonomes (on pourrait dire hors scène primitive) que certains, dits « à haut potentiel », avec leur QI de 140 peuvent ingurgiter une énorme somme d'informations en très peu de temps sans pouvoir par ailleurs lancer un ballon à son petit voisin parce qu'ils souffrent de troubles de la latéralité...

Une des conséquences de ce type d'éducation est que nous assistons donc à un pousse à l'individualisme forcené, lié à ce nouveau statut d' « individu autonome » que le discours capitaliste récupère à grandes enjambées puisque ces individus autonomes, ces « uns épars », rapportent plus qu'une collectivité qui du fait de son lien social entretient une certaine solidarité de partage.

Le second bouleversement est le suivant. La différence des sexes s'estompe ou s'efface selon des modalités à préciser (récusation, forclusion, désaveu ou effacement de ce « non rapport sexuel » par le discours ambiant ?). Voilà des questions sur lesquelles il nous faut nous pencher, nous psychanalystes, au cours de ces journées, car notre pratique nous confronte à cette altérité de la différence des sexes, et ces nouveaux avatars, qui concernent cette non-différence des sexes, pourraient bien être ce qui rendrait notre pratique obsolète.

Bien que cela soit fort éloigné et diverge par rapport à notre propos, il est amusant et il n'est pas totalement inintéressant de rappeler que la médecine biologique moderne va à l'encontre, d'une certaine façon, du récit biblique et de la construction freudienne où l'homme précède la femme. La biologie dit plutôt qu'avant Adam, il y eut Eve. "La femelle n'est pas un mâle auquel on aurait retranché quoi que ce soit, c'est même le contraire : c'est le mâle qui est un dérivé, une femelle modifiée, exposée à la testostérone au stade embryonnaire. Le sexe masculin résulte bien chez l'humain, comme chez les mammifères en général, d'une masculinisation du sexe féminin et non l'inverse." C'est ce que soutient le neuroendocrinologue Jacques Balthazart dans son livre paru en 2019 *Quand le cerveau devient masculin*. Mais revenons à nos moutons...

La haine du féminin a toujours été au programme de toute culture que ce soit dans l'Antiquité avec les lois de la Cité - je pense à Antigone, au Moyen-Age avec les procès en sorcellerie et à une époque pas si lointaine, celle de Freud, où le discours de la médecine scientifique obligeait les hystériques à convulser pour tenter de se faire entendre. Et ce, évidemment, pour ne citer que quelques cas de figure... Mais actuellement, la haine du féminin - à l'œuvre dans l'effacement de la différence des sexes par exemple - est-elle un simple fait de culture ou est-ce un fait qui va jusqu'à abolir la reconnaissance de la fonction de la parole et donc s'en prend, ce qui est nouveau, aux lois mêmes du langage pourtant incontournables ? On peut dire, je pense, qu'un certain féminisme actuel déplace la revendication légitime de l'égalité des sexes vers une homogénéisation des sexes qui, elle, est sexolytique. En effet, la négation de l'altérité sexuelle est sexolytique. Dans le Journal des Médecins de mars 2019, je lisais récemment un article relatant une très sérieuse étude australienne tentant de mettre à jour à force de statistiques plus que « sérieuses », une dysphorie post-coïtale qui ne serait pas si rare que cela chez les hommes et ce, à l'instar de celle décrite chez les femmes depuis fort longtemps.

Alors qu'en est-il du désir et de la jouissance phallique, celle qui met en place la castration côté homme, et le pas-tout côté féminin ? Et puis que devient le désir ? Moustapha Safouan dans son livre *La civilisation post-oedipienne* va jusqu'à avancer que si la jouissance n'est plus nouée à la loi comme cela semble le cas dans nos sociétés de plus en plus « anomiques » (du moins par rapport aux grandes lois qui régissent les groupes humains) le désir est en voie de disparition, il n'y aurait plus que jouissance.

Enfin le troisième grand bouleversement auquel nous avons à faire dans notre monde contemporain, c'est celui de la déconnexion de la sexualité et de la procréation, déconnexion que les avancées de la science ont permise. Quelles en sont les conséquences sur la sexualité, sur la nécessité du couple (hétéro) et donc aussi sur la cellule familiale ?

La prescription paternelle d'autrefois : " Jouis mais au prix d'une perte " favorisait la jouissance phallique. Dit autrement, le signifiant a toujours été ce qui à la fois permet la jouissance mais aussi ce qui fait halte à la jouissance.

La déconnexion du sexuel et de la procréation lâche la bride à ce qui permettait d'harnacher (de lier) le parlêtre à la jouissance phallique, soit à une jouissance un tant soit peu hors corps puisque prise dans la signification phallique. Dès lors il n'y a plus de hiérarchisation des jouissances mais une ouverture sans frein à toutes ces jouissances que le corps seul peut supporter, sans le recours au langage, sans devoir passer par les lois du langage qui commandent une certaine restriction à la jouissance. On est alors soit dans la répétition à l'infini des fantasmes sadiens et des pratiques dites SM, soit dans la pornographie... quand ce n'est pas dans la prise de drogues saturant autrement les orifices. La voie est alors de nouveau ouverte pour la grande fête capitaliste qui va jusqu'à créer par l'intermédiaire, bien entendu, des avancées technologiques de la science, des poupées à intelligence artificielle venant rendre obsolète le corps de l'Autre, autre façon d'évacuer peut-être la question du non rapport et ce, remarquez-le, de façon somme toute assez hygiénique.

Quant à la saturation des orifices comme autre voie de jouissance, je voudrais vous y rendre sensible en vous relatant ce fait lu dans un grand quotidien belge le 15 janvier 2019. « La chirurgie de l'obésité en pleine dérive ? », titrait l'article écrit par le Dr Vertruyen, chirurgien digestif dans une grande clinique bruxelloise. Dans cet article, il met en garde son lecteur contre les dérives de la chirurgie de l'obésité, dite bariatrique, ce qui veut dire qu'il prêche contre sa propre chapelle en faisant remarquer combien l'obésité est un problème comportemental et pas chirurgical et comment il y a un abus et un danger induit par cette chirurgie nettement en hausse actuellement. Je ne vais pas m'attarder sur ce qu'il développe là très finement et très justement mais sur ce petit paragraphe de son article intitulé « Les invraisemblables dérives aux Etats-Unis ». Je le cite : « Aux E-U, on assiste à des dérives encore pires. Par exemple une technique – approuvée par la FDA (Food and drug administration) – où l'on accole l'estomac

contre la peau avec un dispositif comportant une pastille, un capuchon, et une canule. Le processus consiste à autoriser les gens à manger autant qu'ils veulent et donc à les laisser évoluer dans leur processus de boulimie. Une fois l'estomac bien rempli, ils vont aux toilettes, ouvrent la capsule, glissent une canule à travers le tuyau qui arrive directement dans l'estomac, lequel se vide dans les toilettes. C'est la boulimie organisée et avalisée par les médecins ». Voilà un traitement de la pulsion pour le moins surprenant et en tous cas, sans alternance d'ouverture et de fermeture, la grande gueule béante ouverte en permanence à une jouissance infinie !

Et l'amour dans tout cela ? Que peut-on en dire ? Que peut-on en faire ? Il n'y a évidemment pas qu'un seul type d'amour. Il y a l'amour filial, l'amour du Père. L'amour du semblable qui se fonde dans le narcissisme. L'amour maternel qui peut être dévorant mais aussi être à l'inverse l'amour du *Nebenmensch* : soit comment une mère intervient pour répondre à la détresse originelle du nourrisson. L'amour entre les hommes et les femmes : soit l'amour de celui ou celle qui recèle l'objet de mon désir mais qui recouvre aussi l'amour qui me rappelle ce premier Autre perdu ou tout autre être qui a pu compter dans mon existence... Amour complexe que je ne pourrai pas développer ici mais dont certains collègues dans ces journées vont sans doute nous parler. Et puis il y a aussi l'amour de transfert, soit celui à qui je suppose un savoir du côté de l'Autre. Mais reprenons, l'amour pour le père, c'est l'amour de la religion. Il fait « Un » autour d'une figure, il supporte les idéaux, il rassemble autour d'une cause. Il n'empêche néanmoins pas les guerres, la haine et la destruction.

Mais qu'en est-il de l'amour quand on assiste à la promotion des jouissances solitaires ? Quand l'individu prime sur le collectif ? L'amour lie, la jouissance délie. « Ce qui supplée au rapport sexuel c'est précisément l'amour » nous dit Lacan dans *Encore* en 1972. Mais déjà, dès 62/63, soit 10 ans auparavant, dans son séminaire *L'angoisse*, Lacan proposait que « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir ».

Ceci nous ramène évidemment d'abord à la question de qu'est-ce que l'amour ? Si l'amour est ce minimum requis pour reconnaître à l'autre une altérité, on peut penser que cet aphorisme a encore un certain sens par exemple dans la rencontre « une par une » ou « un par un » que peut constituer l'amour d'une femme pour un homme et vice-versa. Soit un amour qui tiendrait sur la reconnaissance mutuelle de la part féminine d'un chacun pour autant qu'on serait dans cette donne du pas-tout. Et ceci, si on admet aussi que les couples modernes peuvent fonctionner dans

une plus grande égalité des rapports et des places que chacun occupe dans la relation.

Mais ce qui nous intéresse, nous analystes plus particulièrement, c'est évidemment de pouvoir soutenir l'amour de transfert qui rend une cure possible. Ce qui nous amène à l'heure actuelle, bien souvent, à devoir inventer une nouvelle façon de soutenir le transfert pour faire surgir chez celui qui nous consulte, un minimum de demande. En effet, dans cet univers saturé par des objets en tous genres où nos contemporains évoluent, nous rencontrons de plus en plus souvent des sujets en mal de repères où le malaise est diffus et peu élaboré. Réintroduire pour eux la dimension de la parole a le plus souvent un premier effet de soulagement. Mais est-ce suffisant et comment maintenir cela, au-delà de ce premier effet ? Car il ne suffit pas de parler comme le discours courcourant, encore faut-il en effet prendre la mesure de ce que parler veut dire soit accepter que parler plutôt qu'agir ou s'ennivrer dans un quelconque paradis artificiel, c'est avant tout un choix, l'acceptation d'un détour et donc une perte.

Pour terminer, je voudrais en guise d'illustration de mon propos, passer la parole à ma collègue Clotilde Henry de Frahan qui va nous faire entendre à travers la pièce de Sarah Kane *L'Amour de Phèdre*, comment lorsqu'il n'y a pas d'amour mais seulement sexe et consommation, la pulsion de mort prend le pas sur les pulsions de vie.